

Brest, un simple décor pour BD passagères ?

On considère que l'école franco-belge de Bande Dessinée, caractérisée, entre autres critères, par le souci d'un certain réalisme dans la mise en scène de ses intrigues – au contraire des *comics* nord-américains –, prend son élan après la Seconde Guerre mondiale, portée par le dynamisme d'hebdomadaires comme *Spirou*, *Tintin* ou *Vaillant*. Soixante ans se sont écoulés depuis. Une durée d'existence désormais suffisante pour autoriser l'historien à aborder cette littérature graphique en tant que source, capable de lui restituer les évolutions de la société sur plus d'un demi-siècle et, notamment, de lui indiquer ce qu'il était licite de montrer à la jeunesse en tout bien tout honneur – des points de vue qui aujourd'hui peuvent parfois choquer, des interdits surprendre par leur naïveté, des non-dits paraissant alors naturels et allant de soi. Rappelons aussi que la BD, comme le cinéma – son quasi-contemporain¹, un art dont elle reste proche par ses fondements narratifs –, fit l'objet d'une censure – et de l'inévitable autocensure des auteurs comme des éditeurs – afin de répondre aux stricts critères de moralité définis par la « Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse », fruit de la réunion coercitive des pruderies éducatives communiste et catholique. En résumé, le « neuvième art » peut s'analyser comme un révélateur du temps qui passe à compter de la seconde moitié du xx^e siècle, mais aussi de l'image et de l'actualité de lieux qu'il évoque ou utilise.

La ville du « tonnerre de Brest ! » du capitaine Haddock tire de ce juron devenu proverbial d'incontestables lettres de noblesse en BD. Dans les éditions courantes des « Aventures de Tintin et Milou », cette interjection revient dans quatorze albums, chaque fois à plusieurs reprises, et Brest est bien la seule ville au monde à bénéficier de pareille publicité tonique, sinon tonitruante, même si jamais ni Tintin ni le capitaine ne se sont aventurés sur ses quais : en conséquence, il n'existe pas de représentation du port du Ponant signée d'Hergé !

¹ Même si la date demeure discutée, et discutable dans son principe, le premier récit reconnu comme une préfiguration crédible de la BD contemporaine serait *The Yellow Kid*, publié à partir de 1895 aux USA.

Pourtant, comme beaucoup d'autres localités françaises – hormis Paris, il faut bien le dire –, Brest fait figure de Belle Endormie au royaume enchanté des cases et des bulles², simple décor, juste un brin pittoresque, posé pour des intrigues passagères qui pourraient tout aussi bien se dérouler ailleurs. Néanmoins ce constat, banal et désespérant à la fois, se voit en partie contredit par le succès commercial de plusieurs albums récents fortement ancrés à la pointe de la Bretagne, au premier rang desquels figure, à tout trésor (de Kermellec) tout honneur, la série *L'Épervier* de Patrice Pellerin. Toutefois, il s'agit en l'espèce d'abord d'une épopée maritime à rebondissements, que Lorient, Cherbourg ou Rochefort auraient tout aussi bien pu accueillir si l'auteur avait habité dans leurs parages et choisi d'y implanter le port d'attache de la *Méduse*, la frégate de son héros. Il n'existe certes pas de déterminisme obligé en BD ! et tous les scénarios sont plus ou moins transposables... à moins que la ville et ses habitants ne s'emparent de l'action, n'en deviennent les moteurs, impliqués dans une histoire et un cadre inimaginables ailleurs. Par chance, Brest semble amorcer cette mutation qui signerait son entrée dans la maturité du neuvième art, enfin devenu un genre narratif libéré des contraintes légales comme des clichés de la littérature à destination des seuls enfants et adolescents, ces derniers seraient-ils aujourd'hui des adultes attardés...

« Mille sabords de tonnerre de Brest ! »

C'est à la page 17 de *L'étoile mystérieuse*, le deuxième album où il apparaît, que le capitaine Haddock lance pour la première fois l'une de ses deux plus célèbres interjections : « Tonnerre de Brest ! », qui sera répétée douze fois par lui dans cet *opus*. Les treize albums suivants, publiés du vivant d'Hergé (1907-1983), sont tous émaillés de cette expression devenue aussi légendaire que les « Mille sabords ! » dont ce cher Archibald aime à ponctuer ses fréquentes indignations, un Tonnerre de Brest soumis à une multiplication presque infinie et fort aléatoire si l'on cherche à en rendre compte (« mille millions de mille milliards de mille sabords de tonnerre de Brest ! », *Les 7 boules de cristal*, page 7), lorsqu'il ne vient pas parer de sa présence électrique telle ou telle composante pittoresque du vocabulaire fleuri du capitaine (du genre : « Bougre de sauvage d'aérolithe de tonnerre de Brest ! », *L'affaire Tournesol*, page 36), mis en quelque sorte à toutes les sauces.

² Seront exclus de cette approche le dessin de presse, le dessin satirique, qui relèvent d'autres genres graphiques, mais aussi, à cause de la difficulté à les réunir, les bandes éventuellement parues dans les fanzines locaux trop souvent éphémères. Les albums édités ont seuls retenu mon attention, et spécialement ceux qui développent une intrigue scénaristique plutôt qu'un projet didactique, que ce soit à l'échelle de la ville de Brest ou de l'histoire de la Bretagne.



Figure 1 – Publicité humoristique pour le savon de toilette « Tintin » produit par Palmafina en 1950

Sauf omission par distraction, je suis parvenu à dénombrer un total de 196 occurrences du Tonnerre de Brest³, parfois dupliqué dans la même page, une fois même triplé, multiplié hors du raisonnable par millions et milliards, employé en complément à d'autres épithètes de la justement célèbre logorrhée verbale du capitaine puisque lui seul s'autorise à éructer par le Tonnerre de Brest... à la double exception de l'insupportable Abdallah, fils de l'émir du Khemed, qui le reprend en singeant son modèle à trois reprises dans *Tintin au pays de l'or noir*, pages 59, 60 et 61, et de l'ancêtre du capitaine, le chevalier de Hadoque, « capitaine de la *Licorne*, fier vaisseau de troisième rang de Louis XIV », qui, par une étrange prescience ou plutôt du fait d'une fâcheuse distraction chronologique de son lointain descendant, est censé jurer en 1698 par la cloche d'alerte d'un baigneur qui devra attendre encore un demi-siècle sa création par une ordonnance de Louis XV datée de 1749 (*Le secret de la licorne*, page 16). Au pire, les autres personnages d'Hergé se bornent à un « Tonnerre ! » sans assignation géographique particulière⁴.

On sait que Georges Rémy, dit Hergé, n'aimait guère voyager, qu'il travaillait à partir de la documentation accumulée par lui ou ses collaborateurs, qu'il ne vint jamais à Brest, pas plus qu'il ne se rendit sur la lune ni ne visita l'improbable république sud-américaine de San Theodoros. Une seule ville bretonne, Saint-Nazaire, se trouve crayonnée par lui vers la fin des *Sept boules de cristal*, dans un état qui serait plutôt celui de l'avant-guerre, mais de toute façon les installations portuaires et industrielles qu'Hergé croque en trois vignettes avant que Tintin et le capitaine ne se rendent à La Rochelle – pas mieux tirée de l'anonymat du commun des ports de commerce des années 1950 – ne font pas vraiment regretter l'absence d'une quelconque figuration de Brest dans son œuvre. Il reste que la ville du Ponant est assurément connue de tous les enfants de l'univers francophone par le biais de cette interjection devenue leur bien commun ! En conséquence de quoi, il conviendrait, ce me semble, de s'interroger sur les raisons qui poussèrent les municipalités brestoises successives

³ Avec vingt-sept occurrences, *Le temple du soleil* arrive en tête, suivi de *Coke en stock* et du *Trésor de Rackham le Rouge*, respectivement vingt-trois et vingt-deux occurrences. L'incontinence verbale du capitaine paraît cependant s'épuiser dans les derniers albums, avec six interférences brestoises dans *Les bijoux de la Castafiore*, et seulement quatre dans l'ultime *opus*, *Tintin et les Picaros*. Seul *Tintin au pays de l'or noir* stagne à un niveau aussi bas avec sept occurrences, mais de cet album commencé avant-guerre le capitaine Haddock se trouve être largement absent puisqu'il a reçu l'ordre de rejoindre son affectation de mobilisation dans la marine marchande et qu'il ne réapparaît que dans les dernières planches, ceci expliquant cela.

⁴ Il semble que la piste la plus sûre sur les racines de cette bruyante référence soit celle de Marcel Stal, un colonel en retraite de la cavalerie belge, animateur d'une galerie d'art à Bruxelles que fréquentait Hergé chaque midi, ami d'enfance de Paul Rémy, lui-même officier de carrière, le frère du dessinateur. Marcel Stal aurait reçu cette interjection en legs d'un oncle décédé une quarantaine d'années plus tôt, et la piste se perd avec cette génération déjà lointaine : en effet, pourquoi diable un oncle belge faisait-il ainsi référence au tonnerre brestois ? Nul doute que l'enquête serait à reprendre. En attendant cela, mes remerciements à Philippe-Walther Guigon.

à ne pas honorer l'une des rues ou places de l'agglomération du nom du capitaine Haddock, de son illustre père, voire du Tonnerre en personne, alors que Saint-Nazaire a intégré cette référence germée outre-Quévrain à son patrimoine sous la forme de six grands panneaux émaillés offerts à la vue de tous, visiteurs ou résidents, telle une rare marque de distinction tintinophilique !

Quoi qu'il en soit, cette publicité gratuite, fort mal récompensée ici, m'inciterait un peu plus, en guise de réparation morale en quelque sorte, à faire le point sur les relations de Brest avec la BD.

Horizons Brest, ou les fonctions-reflets de la ville

En l'état présent de mes pointages, le grand port du Ponant apparaît au premier rang des villes bretonnes figurées et/ou référencées dans le monde des bulles avec vingt et un albums qui le donnent à voir, parfois sous la forme d'une ou deux vignettes seulement, et trente-six autres qui y font allusion. Brest fait ainsi jeu égal avec Saint-Malo, championne de Bretagne toutes catégories pour le nombre de vignettes la figurant, au regard de son passé corsaire et de son exceptionnel cadre marin, mais passe devant Nantes et Rennes, reléguant aux oubliettes les deux villes qui lui sont le plus comparables par la taille et leur fonction maritime, Saint-Nazaire et Lorient. La matière ne manque donc pas, s'agissant d'entamer une étude un peu étayée, quoique fort inégalement répartie quant à la chronologie de la parution des albums puisque, en réalité, Brest n'émerge en BD que durant les deux dernières décennies⁵ : ce constat est déjà en soi porteur d'enseignements, et il se retrouverait partout ailleurs en Bretagne. Quatre fonctions, d'inégale densité, lui sont assignées.

Au départ de l'histoire, il y a une base navale romaine, et cette fonction de port de guerre Brest l'assume, avec des hauts et des bas, depuis près de deux millénaires désormais. Reprenant les ingrédients de la série qu'il avait imaginée avec le regretté René Goscinny, Albert Uderzo déroute vers *Gésobriviate*, *alias* Brest, la galère de l'amiral Cétinconcensus puisque Obélix – embarqué sous contrainte à son bord après avoir perdu sa force légendaire de livreur de menhirs armoricains pour avoir bu de la potion magique dans laquelle il était tombé tout petit – exige à présent de manger du sanglier, refusant de goûter n'importe quelle autre nourriture, menaçant

⁵ Par figuration, on entend une représentation figurée de Brest dans un album, quel que soit le nombre de vignettes concernées ; par allusion, le nombre d'albums dans lesquels on repère une ou plusieurs références scénaristiques à la ville.

	1960-1969	1970-1979	1980-1989	1990-1999	2000-2009	2010-2011
figurations	1	2	2	4	8	4
allusions	1	2	5	6	16	6

en conséquence de se laisser mourir de faim. L'ambitieux amiral, qui entend bien l'offrir à Jules César comme preuve vivante que toute la Gaule est dorénavant conquise et pacifiée, complète donc son avitaillement au premier poste romain venu, fournissant à Uderzo un prétexte pour présenter la galère amirale au sortir du goulet, lui-même signalé aux navigateurs par un phare éclairé de jour (!) à son entrée. Pimentant le gag visuel d'une étourderie sans aucun doute involontaire, le dessinateur d'Astérix le Gaulois impute deux noms à ce port antique de fantaisie – *Gésobrivata* et *Brivates portus*⁶ –, deux noms également douteux au plan de l'histoire puisque l'unité de Maures osismiaques placée là par la *Notice des dignités* vers la fin de l'empire avait *Osismis* pour quartier-général, du nom du peuple gallo-romain qui occupait la région. Et cela – il va sans dire – quatre siècles après les exploits bien connus de nos irréductibles Gaulois... alors que Brest n'existait pas encore à l'heure où les garnisons de *Babaorum* ou de *Petibonum* subissaient leurs imparables assauts !

Puis, conformément à l'histoire, Brest s'efface pour de longs siècles, en dépit de la vraisemblable utilisation de sa rade comme point de concentration par des Vikings au IX^e siècle et malgré l'importance stratégique de son château durant la guerre de Succession de Bretagne puis lors du conflit terminal avec le roi.

La ville renaît à la BD au XVIII^e siècle comme port d'armement de la *Méduse* de Monsieur le chevalier de Kermeur, dit l'Épervier : c'est assurément jusqu'à nos jours la période la mieux reconstituée au plan de l'urbanisme et du dessin de la ville, quoique derrière ce grand souci d'exactitude dans le détail et l'ensemble se cache, pour le lecteur mal averti, un formidable piège. Il est, en effet, proprement inconcevable que sous le règne de Louis XV un ancien forçat jeté aux galères, même d'extraction noble, même ensuite reconnu innocent du crime dont on l'avait accusé et réhabilité dans son honneur, fût jamais admis à commander un navire corsaire, que le même pût disperser ses prises entre une grotte marine de Crozon et divers autres dépôts clandestins disséminés autour de Brest, hors du contrôle de l'amirauté que l'on sait avoir été spécialement tatillonne sur ces questions, que le même officier du roi, en apparence compromis dans une sombre histoire de meurtre par un malheureux concours de circonstances, ait réussi à s'emparer du fort de Bertheaume, à enclouer les canons de la Tour dorée de Camaret et à faire évader son équipage enfermé dans les sous-sols du château de Brest... Tout cela est invraisemblable et relève d'un genre romanesque et cinématographique spécifique – les aventures de cape et d'épée –, transposé en BD par l'un des repreneurs de la série « Barbe Rouge, le démon des

⁶ *La galère d'Obélix*, p. 30 ; aucune figuration dans *Le fils d'Astérix* mais p. 45, alors que les habitués pirates sont en route vers *Brivates Portus* (Brest, en note), leur chef déclare : « J'en profiterai d'ailleurs pour aller dire un petit bonjour à Barbara ! » ; à la page suivante, après l'abandon de leur navire, le sage du bord philosophe : « *Non licet omnibus adire Brivatium !* », tandis que la vigie, un sympathique nègre qui manifeste un problème récurrent avec les r, chantonne : « 'Appelle-toi Ba'ba'a/il pleuvait sans cesse su'Brivates [...] ».

Caraïbes », scénarisée par Jean-Michel Charlier. Mais Brest au milieu du XVIII^e siècle (l'action du nouveau cycle démarre en 1742) n'est pas La Barbade ni l'île de la Tortue ! C'est là une ambiguïté à dissiper en marge de cette passionnante série en cours, à forte consonance historique, qui bénéficie de l'apport amical de plusieurs spécialistes reconnus, notamment l'architecte naval Jean Baudriot et l'historien Alain Boulaire.

Sous le crayon expert de Patrice Pellerin, Brest se dévoile encore plus fouillée qu'elle n'apparaît, figée en petits cubes colorés, sur le plan-relief de 1807. L'enceinte militaire enserme la ville de toutes parts. Les batteries côtières pointées sur la rade, les remparts semi enterrés à la Vauban, prolongés vers la terre par d'impressionnants glacis défensifs, les minces brèches des portes cochères ou piétonnières, précédées de pont-levis surveillés le jour, la chaîne tendue chaque soir en travers de la Penfeld... Si les ruelles de Recouvrance grouillent d'une humanité interlope, parmi laquelle on reconnaît la famille du dessinateur Ozanne, quelques beaux hôtels nobles se glissent ici et là, témoignages de la présence des serviteurs du roi ou résidences urbaines de membres de l'aristocratie léonarde à la saison d'hiver. Mais ce qui donne son cachet si particulier à Brest, c'est bien sûr la présence tentaculaire de la Marine dont les immeubles dominant la cité de leur masse : le Château, omniprésent au fil des albums, sans cesse modernisé dans ses défenses, que l'on découvre aussi prolongé par tout un réseau de caves et de galeries ; la spectaculaire corderie, que surplombe un baigne un peu en avance sur son temps et, merveille des merveilles technologiques à son époque, la machine à mâter, un engin indispensable à la mise en service des coques sorties de l'arsenal. Tout Brest et ses approches respire la Royale : en dehors de la ville proprement dite, la petite rade où la *Méduse* en partance pour le Canada charge ses poudres avec mille précautions, l'anse de Kervallon et son parc à bois de marine, mais aussi les ouvrages plus lointains de Bertheaume, du Conquet ou de Camaret⁷. Trente ans plus tard, en 1780, le vaisseau de Benoît de Roselande ouvre la série des « Passagers du vent » en appareillant de ses quais pour rejoindre

⁷ PELLERIN, Patrice, *L'Épervier*, un premier cycle de six albums parus chez Dupuis à Marcinelle à compter de 1994 ; un deuxième cycle, amorcé par *La mission* paru chez Quadrants en 2009. Vues générales de la ville depuis la rade et de l'entrée de la Penfeld dans *Les larmes de Tlaloc*, 2005, p. 43 ; surplomb des remparts côté mer dans *Le trépassé de Kermellec*, 1994, p. 44 ; les remparts côté Recouvrance dans *Le Rocher du crâne*, 1995, p. 15-16 ; une porte d'entrée dans *Le trépassé de Kermellec*, p. 34 ou dans *Le Rocher du crâne*, p. 47 ; le Château dans *Le trépassé de Kermellec*, p. 33, 35, 39, *Le Rocher du crâne*, p. 13, 18, *Tempête sur Brest*, 1997, p. 30-31, 36-39, *La mission*, p. 26 34, 38-39 ; le fort de Penfeld et la chaîne dans *Le trépassé de Kermellec*, p. 42-43 ; un chantier de construction dans *Le Rocher du crâne*, p. 3-7 et celui du *Royal Louis* dans *La mission*, p. 40 ; la machine à mâter dans *Tempête sur Brest*, p. 31 et *La mission*, p. 34 ; la corderie dans *La mission*, p. 35-37, 44 ; la Tour dorée de Camaret, Bertheaume et Le Conquet dans *Tempête sur Brest*, p. 3, 6, 18, 20, etc.

⁸ BOURGEON, François, *La fille sous la dunette*, t. 1 de *Les passagers du vent*, Grenoble, Glénat, 1979, p. 28.

en Amérique l'escadre de l'amiral d'Estaing, avec à son bord la belle Isa⁸... C'est bien, en effet, la vocation ou la malédiction de ce port rendu exceptionnel par sa rade, que de dépendre ainsi, jusqu'à nos jours ou presque, d'un donneur d'ordres pour ainsi dire unique.

Le port de guerre entre ensuite en léthargie avec la Révolution puisque la Marine française ne fait alors montre d'aucun éclat dans la guerre d'escadre, tandis que Brest n'abrite aucun corsaire de la République ou de l'Empire susceptible de voir ses sorties transformées en autant d'exploits, à l'instar du Malouin Robert Surcouf. Tardi nous offre bien deux belles représentations de la Penfeld en 1889 à l'occasion de l'appareillage du *Jules-Vernez*, un navire armé par le gouvernement et chargé d'étudier la dérive des icebergs de l'océan Arctique⁹, mais il faut en vérité attendre les deux Guerres mondiales pour voir le port du Ponant renouer avec sa fonction militaire première, d'abord en 1916 comme base de départ d'une infructueuse expédition française dirigée contre Tanātos, être maléfique et pirate diabolique qui se serait emparé d'une première esquisse de la bombe atomique (!), puis comme base de repli en 1942 pour un croiseur de bataille allemand qui s'aligne dans le goulet en pleine tempête, tandis que l'aviation alliée pilonne la ville¹⁰. Quelque deux années auparavant, le port du Ponant avait vu atterrir sur ses quais comme l'ultime vague de la débâcle des armées françaises et de l'État balayé par l'exode, les réserves métalliques de la Banque de France, soit 254 tonnes d'or en lingots que marins, gendarmes et ouvriers de l'Arsenal réquisitionnés s'employèrent à charger sur un croiseur juste avant l'arrivée des Allemands. *La croisière de l'Émile-Bertin* s'apprête dorénavant à entraîner ses lecteurs au fil d'une dangereuse course-poursuite à travers les océans¹¹... Toute la période de la défaite et de l'occupation se trouve par ailleurs abondamment illustrée par une BD didactique de Jocelyn Gille sur laquelle je n'insisterai pas dans cette approche plutôt tournée vers la littérature graphique d'inspiration franco-belge, c'est-à-dire d'imagination¹².

À la sortie de la guerre, lorsque l'équilibre mondial se trouve un court instant censément menacé par l'invention inopportune d'un certain professeur Le Gall qui aurait mis au point et commencé à produire dans le phare de Tergaou proche de la

⁹ TARDI, *Le démon des glaces* [1974], Casterman, 1994, p. 30, 34. Quelques décennies avant son amorce actuelle, cet épisode – tragiquement clos par le torpillage du navire d'exploration armé par la Marine –, annoncerait presque l'ambition de Brest de devenir la base arrière des expéditions polaires européennes !

¹⁰ CONVARD, Didier, DELITTE, Jean-Yves, *Le mystère du Lusitania*, t. III de *Tanātos*, Grenoble, Glénat, 2008, p. 45 ; BRIAC, *Armen*, Éd. Le Télégramme, Brest, 2008, p. 12 et 31.

¹¹ TIBERY, LEFEBVRE, Denis et PÉCAU, Jean-Pierre, *La croisière de l'Émile-Bertin*, t. I de *L'or de France*, Marcinelle, Le Lombard, 2011. La ville apparaît en arrière-plan sur la couverture, puis en une vue générale p. 6, le port de guerre p. 9 et 20, le dépôt des équipages p. 10, l'entrée des Allemands le 17 juin p. 26, enfin le bas de la rue de Siam au tout début de l'Occupation p. 40.

¹² GILLE, Jocelyn, *Brest dans la tourmente (1939-1944)*, Éd. Le Télégramme, Brest, 2003 (1^{re} édition en deux tomes, Brest, Les éditions de la Cité, 1987 et 1988).



Figure 2 – Yann devant le château de Brest (extrait de PELLERIN, Patrice, *Le trépassé de Kermellec... op. cit.*, p. 33, 35, 39) (avec l'aimable autorisation de l'auteur)

côte léonarde un substitut au pétrole obtenu à partir de certaines algues soumises à une formule de croissance accélérée, livrant ainsi à bon compte les composantes de base des hydrocarbures, c'est encore de Brest que sort l'escadre française chargée d'intercepter l'escroc international Axel Borg qui cherche à s'emparer d'un secret de fabrication facilement monnayable auprès de puissances étrangères peu regardantes sur l'origine de leurs acquisitions¹³. Les temps contemporains apparaissent heureusement moins agités¹⁴, peut-être suite au transfert à l'Île-Longue des activités les plus sensibles, mais il suffit de mentionner Recouvrance en légende d'une vignette présentant un jeune homme en tenue de mousse pour rappeler au lecteur averti que la Marine y était toujours bien présente dans les années soixante, notamment pour la formation des futurs équipages de la Flotte au Centre d'instruction navale¹⁵.

L'image du port de guerre colle si bien à Brest qu'elle a donné matière à un gag récent. Suite à une grossière erreur de navigation imputable à son copilote, un humain réduit à une taille lilliputienne et quelque peu demeuré, privé de la parole en tout cas, Salvatore, le souriceau de Nicolas de Crécy, qui escomptait retrouver Julie, sa fiancée disparue en Amérique du Sud en prenant le bateau au départ de Brest, finit par rejoindre un certain Brest-(Litovsk) perdu dans les terres, quelque part en Biélorussie, en fait une importante base militaire russe, encore très post-soviétique par son décor et sa statuare léniniste en diable¹⁶...

Deuxième pôle de référence, le bagne a récemment acquis une importance certaine dans la mémoire bédéique de Brest en dépit de la relative brièveté de son existence (de 1749 à 1859) : les interrogations contemporaines quant à l'univers carcéral, les polémiques dont les lieux de détention font régulièrement l'objet favorisent sans nul doute le retour en mémoire de ce type archaïque de relégation, succédané à la « nage » sur les galères du roi, annonciateur du sinistre et scandaleux bagne de Cayenne. En fait, tous les hommes n'y étaient pas soumis au même régime. Sans plus d'explications sur la provenance des bagnards, Yslaire évoque en une image leur emploi à divers travaux « de petite fatigue » dans l'enceinte du port ; il développe un peu plus une scène d'exécution d'une femme condamnée à mort, guillotinée en présence de ses codétenues et de la foule brestoïse accourue voir le spectacle toujours public sous le Second Empire (l'action est située en septembre

¹³ MARTIN, Jacques, *L'ouragan de feu*, t. II de *Lefranc* (paru dans *Tintin*, n° 579 à 637 en 1959, sorti en album chez Casterman en 1961), p. 44.

¹⁴ Le « cimetière aux bateaux » de Landévennec figure dans CAPO, Bernard, *Le monstre du Youdig*, t. II de *Loïc Francœur*, Marcinelle, Le Lombard, 1989, p. 36-39.

¹⁵ GIRAudeau, Bernard et CAILLEAUX, Christian, *Les longues traversées*, Dupuis, 2011, pl. 7. Un autre album récent suggère que Brest a pu faire fonction de centre de recrutement obligé puis d'embarquement forcé vers le Mexique dans les rangs de l'armée de Napoléon III : RENOT et ERSEL, *Le zouave*, Grenoble, Glénat, 2010.

¹⁶ CRÉCY, Nicolas de, *Retour à Brest*, t. IV de *Salvatore*, Dupuis, 2010.

1856). Il montre aussi le départ de ces femmes vers la Guyane où aurait dû les attendre une nouvelle vie – il faut bien peupler la colonie et comme les volontaires pour le mariage ultramarin ne se pressent pas... – car Brest est aussi le môle d'embarquement pour la première esquisse de ce qui deviendra la « guillotine sèche » de la République, avant que Saint-Martin-de-Ré ne prenne le relais¹⁷.

Dans les temps antérieurs, le bagne de Brest, à l'instar de celui de Toulon, était destiné à répondre aux besoins de la Marine pour les travaux de manutention lourde, dits « de force », que nécessitait l'armement de ses bâtiments : néanmoins, s'en échapper était loin d'être impossible, mais demeurer longtemps en liberté s'avérait ensuite beaucoup plus difficile puisque la cloche d'alerte – le fameux Tonnerre – lançait vite l'alarme et que la chasse commençait aussitôt, stimulée par l'appât de la prime versée à qui ramènerait le fuyard à ses geôliers. Pourtant telle est la situation précaire d'évadé en sursis dans laquelle se trouve enfermé un noble déchu, dont on apprendra qu'il a été à tort condamné à perpétuité pour meurtre, tombé, à peine échappé de la chiourme, sous la coupe de son impérieuse maîtresse qui se joue de lui, ou celle de cet officier de santé passé par Brest, que l'on découvre établi dans la région de Dinan, acculé à y pratiquer une médecine au rabais, à la disposition des milieux interlopes que formaient de redoutables bandes de contrebandiers au milieu du XIX^e siècle¹⁸. Il n'existe d'ailleurs pas de règles d'assignation précise au sein de l'administration pénitentiaire, et des Bretons peuvent se retrouver expédiés loin de leur terre d'origine : ainsi Konan, le fils aîné des Porphyre, rejoint le château de ses ancêtres une fois achevé son temps à Toulon, mais il ignore que trois de ses anciens camarades se sont évadés peu après et qu'ils marchent sur ses traces, alléchés par la rumeur qu'il a laissé imprudemment sourdre sur le magot que son père, l'ignoble Hyacinthe Porphyre, aurait camouflé avant d'être arrêté et pendu pour ses crimes¹⁹...

Brest se trouve ainsi rappelée à ce qui fut, un siècle durant environ, l'une de ses fonctions et à la base d'une sinistre renommée, alors que la ville a laissé dynamiter

¹⁷ YSLAIRE, *Maudit soit le fruit de ses entrailles...*, chapitre 5 de *Sambre*, Grenoble, Glénat, 2003. Les vingt-quatre premières pages de l'album se déroulent à Brest, dans l'enceinte du bagne : p. 3-5, la scène d'exécution ; p. 16, l'emploi des bagnards sur le port ; p. 21-24, l'embarquement des bagnardes « volontaires » pour leur déportation en Guyane.

¹⁸ DJIAN JB, VINCENT, *Venin de village*, t. I de *L'École Capucine*, Grenoble, Vents d'ouest, 2009, p. 54 et 56, et *L'Héritier*, 2010, p. 22 et 32 : l'action se déroule sous la République, en 1852. Il s'agit de Louis Varot, le nom d'emprunt que s'est choisi l'ancien comte Valentin de Tourville, victime d'une odieuse machination ourdie par un cousin sans scrupules ; CORDURIÉ, Sylvain, KOVACEVIC, Drazen, *La malédiction de Garlath*, t. I de *L'épée de feu*, Toulon, Soleil-Celtic, 2009, p. 31 et 40.

¹⁹ PERNOTTE, BALAC, *Konan*, t. II de *Le sang des Porphyre*, Dargaud, 2007, p. 11-14 : le bagnard libéré explique qu'arrêté avec ses frères et son père, son très jeune âge lui valut d'échapper à la corde ; d'abord transféré à Brest, il connut l'enfer de la colonie pénitentiaire de Belle-Île, avant d'être transféré à Toulon « à quinze ans sonnés ».

après 1945 la façade du baigne élevée par Choquet de Lindu, comme si ses édiles avaient désiré faire disparaître cette dernière trace d'un passé qui ne convenait plus, pensaient-ils, à leur ville appelée à renaître de ses cendres moderne et saine. Aujourd'hui, le baigne n'est plus tabou, même si ce passé n'est encore assumé que par raccroc. Aucune histoire n'entraîne pourtant son lecteur dans les recoins sombres de ses ateliers ou de ses dortoirs, que Vidocq a fréquentés fut un temps²⁰.

Brest fait aussi figure de plaque tournante, un lieu où l'on arrive pour en repartir sur un mode plus ou moins volontaire, à l'image des femmes condamnées à la transportation en Guyane chez Yslaïre ou de leurs consœurs, un siècle plus tôt, filles de joie ou plutôt de misère, que découvre le chevalier de Kermeur dans l'entrepont du navire marchand dont il s'est emparé en petite rade, et parmi lesquelles il reconnaît son amie Marion, toutes promises à l'état conjugal en Nouvelle-France²¹. Cependant, les projets de liaison transatlantique ayant échoué au sortir de la Grande Guerre, nul ne s'échappe plus de Brest par voie de mer sinon pour gagner une île proche : soit l'imaginaire île Saint-Mathieu vers laquelle se dirige un matelot polonais déserteur de son bord en 1986²², soit Ouessant puisque la jeune Marion descend de nos jours du TGV arrivé de Paris et recherche l'embarcadère vers l'île où elle doit passer de courtes vacances auprès de sa mère, ce qui nous vaut plusieurs vues de la ville actuelle²³. Au siècle précédent, en 1964, le « patron » de l'inspecteur Saboum descendait quant à lui d'un convoi tracté par une puissante locomotive à vapeur, prétexte à entrevoir dans la foulée certains monuments de la Reconstruction de Brest, le pont de Recouvrance, des immeubles d'habitation modernes, ou à peine plus anciens, la gare du chemin de fer, œuvre d'Urbain Cassan, un disciple de Le Corbusier, construite dans l'immédiat avant-guerre, en 1936-1937²⁴. Signe des temps, l'aéroport de Guipavas se trouve dorénavant emprunté par des voyageurs plus pressés ou venus de plus loin que leurs prédécesseurs, tel ce savant archéologue gallois,

²⁰ L'ancien chef de la Sûreté, devenu en 1848 le patron d'une très modeste officine de police privée, retourne dans « le village isolé des Monts d'Arrée », « porté sur aucune carte », dans lequel il avait trouvé refuge après son évasion du baigne de Brest : CORDURIÉ, Sylvain et KOVACEVIC, Drazen, *La faiblesse de la chair*, t. II de *L'épée de feu*, Toulon, Soleil Celtic, 2011, p. 18 et 31. Imaginer pareil village hors du monde, ne figurant sur aucune carte, qui plus est peuplé de bagnards libérés ou fuyitifs, taquine les limites extrêmes de la permissivité bédéique !

²¹ PELLERIN, Patrice, *Tempête sur Brest...*, *op. cit.*, p. 41 et 47-48.

²² DODIER, Alain, *Passé recomposé*, t. 4 des *Aventures de Jérôme K. Jérôme Bloche*, Dupuis, 1986.

²³ POMMAUX, Yves, POIRIER, Philippe, ALLOING, Louis, *Les disparues d'Ouessant*, n° 18, Paris, Bayard, 2009, p. 9 et 11 pour la gare, p. 12 pour le quai des vedettes.

²⁴ CHAKIR, Jean, *Aventure en Bretagne* (parue dans le n° 30/31 du journal *Record* en 1964), éditée en album par Le coffre à BD, Tournefeuille, 2010, t. 4 de l'intégrale (1964-1965) des *Aventures de l'inspecteur Saboum*. L'hôpital Morvan, juste achevé dans son gros œuvre en 1939, retient aussi l'attention de plusieurs dessinateurs de BD pour la qualité épurée de son architecture.

le professeur Llewelyn, grand amateur de whisky et très réticent à s'exprimer en anglais, mais bretonnant, que Malo Louarn a introduit dans *Les Nouvelles aventures de Rona*²⁵.

Brest est aussi un lieu d'arrivée et de départ de par sa fonction de pôle hospitalier régional : Bernard Capo faisait admettre à l'hôpital Morvan une victime collatérale de l'une des aventures de son héros, Loïc Francœur, ayant pour cadre le Centre-Bretagne ; désormais c'est la Cavale Blanche qui sert de référence lorsqu'il s'agit de remettre sur pied un notaire nonagénaire, toujours nostalgique du régime du Maréchal, victime d'un malaise cataleptique à la vue d'une paire de seins à lui trop généreusement exposés²⁶. On va donc à Brest pour guérir ou se retaper, mais curieusement pas pour étudier (l'université est la grande absente de ce rapide panorama, tout comme l'Institut universitaire européen de la mer (IUEM), pourtant situé sur la suggestive Pointe-du-Diable en Plouzané, à croire qu'aucun savant fou n'y aurait encore jamais mis les pieds ?), ni pour se cultiver (ni feu le Pac, ni l'actuel Quartz, ni même Océanopolis pourtant l'un des porte-flambeaux du tourisme brestois ne figurent nulle part), ni même pour se détendre dans les bars de la rue de Siam ou les alentours de la place Guérin. Brest en BD demeure résolument imprégnée du sérieux qui sied sans doute à ses froides origines militaires de « ville coloniale » implantée en pleine terre léonarde, comme n'aurait pas manqué de le souligner Yves Le Gallo !

Ville arsenal, trop souvent perçue comme une ville grise sans attrait aucun, Brest peine à s'imposer en BD, tout autant que dans la réalité, comme un lieu de vie potentiellement agréable, proposant une gamme diversifiée de loisirs dans un cadre rendu exceptionnel par la présence, certes le plus souvent occultée dans la conscience de ses habitants, de la mer. Un album déjà ancien (1990) de Jean Graton voit Michel Vaillant, le célèbre et sympathique coureur automobile français, fréquenter les terres-pleins du port de plaisance et les locaux de la firme ACX (pour Ateliers composites Xavier Joubert), partenaire de la société familiale Vaillante, avant de participer au grand prix de Brest comptant pour le championnat d'Europe d'offshores, une course de hors-bords survoltés sur un trajet aller-retour entre le Moulin-Blanc et le phare d'Armen, mais à cette occasion la ville proprement dite n'apparaît pas²⁷ ; beaucoup plus récemment et dans un tout autre genre, répondant à l'appel au secours de son copain Erwann, « le sosie breton officiel de Johnny Hollyday », Léon Loden, un ex-inspecteur de police marseillais devenu enquêteur privé, entame une course-poursuite effrénée, sautant d'un bateau à l'autre, après avoir repéré le patron d'un chalutier lourdement compromis dans une sombre affaire de trafic d'immigrants clandestins d'origine africaine... Ce jour-là, le port se trouvait spécialement encombré en attente

²⁵ LOUARN, Malo, *La petite Julie*, t. III de *Les nouvelles aventures de Rona*, Éd. P'tit Louis, 2011, p. 31.

²⁶ CAPO, Bernard, *Le monstre du Youdig...*, *op. cit.*, p. 46-48 ; LOUARN, Malo, *La petite Julie*, *op. cit.*, p. 10.

²⁷ GRATON, Jean, *La nuit de Carnac, Michel Vaillant*, n° 53, Graton éditeur, 1990, p. 7-8, 26-27, 29.

d'un autre événement : « Durant la fête maritime de Brest, des centaines de petits bateaux sortent pour que leurs occupants admirent la parade des vieux gréements [...]. Il y en a tellement qu'on prétend pouvoir traverser la rade de Brest sans se mouiller [...]. Comme quoi, les Brestois sont de vrais Marseillais²⁸ ». Je laisserai bien volontiers aux auteurs la pleine et entière responsabilité de ce rapprochement pour le moins hardi, tout en remarquant qu'en forme de tardif hommage à Hergé – de remords de conscience à demi avoué ? –, l'édition 2012 de ce qui était au départ un rassemblement de vieux gréements, doit s'intituler les « Tonnerres de Brest ».

Trouve-t-on des Brestois dans ce Brest de papier couleurs ?

Assurément, le décor urbain est là et bien là, rendu avec une grande minutie par le dessin et la reconstitution de ses éléments, en partie, pour Patrice Pellerin, grâce à la collaboration d'historiens familiers de la ville du passé et de son histoire, grâce aussi à ce formidable document qu'est le plan-relief donnant à voir sous tous ses angles la physionomie de la place de Brest, levé et reconstitué avec une extraordinaire minutie de maquettistes par les ingénieurs-topographes de l'armée en 1807. La liste est impressionnante des ouvrages techniques comme des lieux disparus à jamais qui retrouvent plus qu'un semblant de vie dans l'environnement de l'Épervier. Auparavant, il n'y a rien car nul ne s'est risqué à reconstituer la physionomie de la ville et du port dans les décennies ou les siècles antérieurs ; ensuite, l'effort demeure segmenté et partiel.

Mais un autre constat s'impose, même lors de cette exceptionnelle traversée de la ville d'Ancien Régime : les Brestois en restent absents pour l'essentiel, relégués au statut de passants croisés dans la rue ou de factionnaires en poste aux entrées de la ville close, à l'exception d'une famille charitable – celle du futur peintre Ozanne –, d'un médecin-chirurgien alcoolique, lequel s'empresse d'ailleurs d'aller dénoncer à la police l'homme à qui il vient de sauver la vie en extrayant la balle qui l'avait pénétré, de quelques malfrats sortis des bouges du quartier du port, et d'une poignée de filles de joie, compagnes de la belle Marion ou veuves sans ressources, dès lors contraintes de monnayer leurs charmes fanés, que l'Épervier découvre enfermées dans la cale d'un navire marchand en partance pour la Nouvelle-France, dont il se saisit. En somme, hormis les figures types indispensables au bon déroulement d'une aventure un tant soit peu pimentée, l'existence du petit peuple brestois se trouve seulement suggérée, rejetée dans les interstices d'un décor urbain réaliste et proliférant. Le capitaine de la *Méduse*, son équipage et son amie de cœur intéressent seuls en vérité le narrateur quand ils voisinent Brest.

²⁸ CARRÈRE, Serge, ARLESTON, Christophe, NICOLOFF, Loïc, *Léo Loden*, n° 20, *Langoustines breizhées*, Toulon, Soleil, 2011, p. 29 pour la citation, p. 33 à 39 pour la course poursuite effrénée.

La ville du XIX^e siècle s'éclipse de la mémoire « bédessinée » pour ne reprendre forme et consistance que dans l'entre-deux-guerres avec *Les gens du Lao Tseu* de Briac, traitée dans une palette particulièrement sombre, presque sépulcrale, sous forme de petits tableaux peints en guise de vignettes²⁹. Une intrigue policière assez invraisemblable sert de prétexte à pénétrer le monde ambivalent de la nuit brestoïse des années 1920 avec ses cabarets de jazz, ses bourgeois en goguette, les inévitables marins en bordée, et un tueur en série de notables qui finit par faire reprendre du service à l'ex-commissaire Flanchec, démissionnaire de la police après avoir été victime d'une injustice criante alors qu'il servait sous l'uniforme, avec encore toutes ses illusions, en 1914. Le traumatisme profond provoqué par la Grande Guerre comme le paysage mental et monumental de Brest dans les années 1920 sont ici rendus avec justesse et sensibilité dans une atmosphère de mystère obsédant, marquée par la présence résiduelle des matelots yankees et la survie des fumeries d'opium, mais les Brestoïses dans leur généralité s'avèrent absents de ce possible rendez-vous avec leur histoire : ils ne sauraient, en effet, se résumer aux seuls clients du cabaret « Le Lao Tseu », ni au patron faussement annamite qui l'anime, ni aux entraîneuses qui y travaillent, ni même aux notables (un notaire, un chanoine, un député devenu maître de forge en Lorraine, etc.) tragiquement confrontés à leurs errances criminelles de jeunesse. Si Briac n'avait pas choisi d'implanter son intrigue sur les rives de la Penfeld, il aurait pu aussi bien la transplanter dans les bars à matelots du quai de la Fosse à Nantes ou dans leurs équivalents de n'importe quel port allié vers la même époque... Un décor authentique, une ambiance peuvent ne constituer qu'une pièce rapportée dans une fiction.

Les choses changent, enfin, avec *Un homme est mort* écrit par le scénariste brestoïse Kris, lui-même ancien étudiant en histoire. Sur un mode très différent en apparence, cet album trouve à mon sens un authentique parallèle dans le film du cinéaste nantais Jacques Demy, *Une chambre en ville* : les deux œuvres s'ancrent dans la même ambiance sociale tendue du début des années 1950 et illustrent, chacune à sa façon, deux épisodes tragiques ayant marqué les luttes ouvrières d'alors. De façon significative de l'authenticité de leur démarche, ces deux œuvres enracinées dans la vie industrielle d'alors ont aussi rencontré un large public, allant bien au-delà des spectateurs comme des lecteurs nantais ou brestoïses attendus, les transformant en succès commerciaux en reconnaissance de leurs mérites.

On connaît l'argument du scénario de Kris³⁰ : le jeune cinéaste militant René Vautier se voit appelé par la CGT en avril 1950 à revenir à Brest afin d'y filmer la grande manifestation que le syndicat organise avec les ouvriers en grève générale, un défilé interdit dans des conditions de légalité suspectes et durant lequel la police

²⁹ BRIAC, *Les gens du Lao Tseu*, Brest, Éd. Le Télégramme, 2010.

³⁰ KRIS et DAVODEAU, Étienne, *Un homme est mort*, Paris, Futuropolis, 2006.

ouvre le feu, tuant Édouard Mazé et faisant quatre blessés graves parmi ses camarades. Vautier n'avait pu être là ; il arrive le lendemain et tourne pendant les obsèques de la victime après avoir réalisé quelques séquences auprès des comités de grève dans ce fantastique théâtre d'ombres qu'était Brest à cette date, une ville rasée et aplanie, au réseau viaire à peine tracé sur son sol encore meurtri³¹. Intitulé *Un homme est mort*, un film muet d'une douzaine de minutes est monté sur place pour être présenté aux travailleurs en grève la nuit, à l'aide d'un projecteur bricolé sur une Juva rendue décapotable, tandis que la voix enregistrée du cinéaste dit le poème de Paul Éluard du même nom. Présenté à Paris aux techniciens du cinéma quelques semaines plus tard, la pellicule ne résiste pas à ce qui devait être sa cent-cinquantième projection environ, et, faute de copie, les images sont perdues à jamais ; quant à la bande son qui l'accompagnait, présentée au poète dans les mots bien à lui d'un ouvrier p'tit zef, elle vaut à René Vautier atterré de l'immobilisme apparent d'Éluard, le plus beau des compliments : « Non, jeune homme, je ne dors pas. Mais laissez un peu un vieil homme se remettre du choc que cela fait d'entendre de son vivant, un de ses poèmes digérés par le peuple³² ». Un album de littérature graphique qui réconcilie le récit événementiel avec la profondeur de l'histoire d'un temps disparu est chose suffisamment rare et précieuse pour être soulignée³³.

Le cas brestois peut être étendu aux autres villes de Bretagne et, par-delà leur décor urbain, à la Bretagne tout entière en ce qui concerne la BD et les différents arts de l'image qui choisissent de s'appuyer sur elle en la prenant pour cadre de leurs mises en récit, que ce soit le cinéma ou les séries télévisuelles – voire même la littérature policière, de très inégale qualité, trop souvent affligeante, qui envahit désormais les rayons des librairies. Un identique constat s'impose pour tous ces supports : l'immense majorité de cette production écrite ou audio-visuelle n'entretient qu'une relation de circonstance et de convenance avec le pays où elle est censée prendre place soit du fait de la médiocrité d'auteurs pressés d'exploiter le filon du roman policier localiste (chaque commune finira un jour par avoir son enquête !), soit parce

³¹ Les représentations de la ville encore à l'état de plan tracé au sol plus que réalisée sont spécialement saisissantes aux p. 19, 23 et 31.

³² *Ibid.*, p. 63.

³³ Récit en large partie autobiographique, *Les ensembles contraires* de KRIS, Éric T., NICOPY (2 tomes, Paris, Futuropolis, 2008 et 2009) constituent un témoignage intéressant sur le malaise de certains adolescents vers la fin des années 1980. Le récit graphique introduit plusieurs lieux jusque-là jamais montrés (le Patronage laïc de Recouvrance, le Foyer de jeunes travailleurs de la rue Jean Macé) ou les installe dans l'environnement de ces jeunes, comme les deux hôpitaux constitutifs du CHU. Mais il s'agit bien d'un récit intimiste, dont la ville paraît étrangement absente en dehors du cadre de vie qu'elle fournit à leur amitié a priori si mal appareillée. La même présence graphique doublée de son inexistence au fil d'une « road movie » réduite à son décor portuaire, très fouillé au demeurant, vaut pour COAT L., Bernard, et MOR, *Lili sur les quais*, Ed. Jos, 2011 (un roman graphique réalisé en noir et blanc).

que la production a pu se montrer intéressée par le pittoresque des paysages naturels, le cadre architectural préservé de certains villages, la beauté plastique des costumes traditionnels, mais aussi, il faut bien le dire, par les aides et les facilités que la Région accorde aux tournages en Bretagne. Reste que l'absence majoritaire d'ancrage dans la matière bretonne interroge.

La retenue instinctive des Bretons à parler d'eux-mêmes en termes positifs comme la taille insuffisante du marché que leur clientèle représenterait fournissent des pistes d'explication insuffisantes, comme le démontrent les succès de l'édition régionale ou la diffusion musicale, deux secteurs où les tirages écoulés n'ont souvent rien à envier à ceux que visent les éditeurs nationaux. Il me semble que dans le cas du neuvième art, c'est, entre autres, l'inexistence de tout pouvoir politique à l'échelle de l'ancien duché depuis des siècles qui prive les scénaristes des démêlés qui animent ailleurs la « grande histoire » du fait de l'éloignement géographique, de l'altérité des centres de décision ; plus curieusement, les auteurs ne s'emparent pas – du moins, peu pour l'instant – des épisodes, souvent dramatiques, qu'ont traversés les villes et dont leurs habitants ont été des acteurs de premier plan. L'album *Un homme est mort* fait figure de très heureuse exception en ce domaine. Mais même les possibles décors urbains et humains se trouvent à l'évidence sous-employés : pour revenir à Brest, la vie ouvrière à l'intérieur des ateliers de l'Arsenal n'apparaît nulle part, pas plus que des événements connexes au siège de 1944 ou le « Brest en baraques » de la Reconstruction³⁴. En sus, le port du Ponant se trouve être par définition partie prenante d'une actualité qui le dépasserait : surgit une multiplicité d'idées de scénarios possibles, tant endogènes qu'exogènes, exploitant les possibilités narratives d'une ville riche aussi en lieux glauques d'avant-guerre, depuis l'espionnage des secrets de la défense nationale jusqu'au sabotage d'un missile nucléaire à l'Île-Longue ou l'explosion, provoquée (?) sait-on jamais, de l'*Ocean Liberty*...

À un moment où l'étude des « représentations » s'affirme comme l'un des chevaux de bataille des jeunes chercheurs en histoire, la BD, les arts graphiques en général, fixes ou animés, tardent à s'emparer à l'échelle des communautés humaines réelles de ce qui fait et faisait le suc de la vie des hommes et des femmes habitant et animant le décor qui forme l'arrière-plan de leurs fictions : cette carence devrait interpellier les créateurs comme les citoyens de notre deuxième décennie du XXI^e siècle.

Jean-Christophe CASSARD
UBO-CRBC

³⁴ De ce point de vue, l'album collectif (Gwendal Lemerrier, Java, Grinette, Josselin Paris, Nanor, Nicolas Cado, Batist, Lilyan Le Bars, Briac – couverture de Patrice Pellerin) *Brest en bulles*, en collaboration avec la Bibliothèque municipale de Brest, Brest, Éd. Le Télégramme, 2009, déçoit. Il s'agit du rassemblement de neuf mini-récits, composés chacun de trois planches.

RÉSUMÉ

À travers tout l'univers francophone, Brest est d'abord connue par le juron sur son tonnerre que profère à 196 reprises le capitaine Haddock ! Mais quelle image la Bande Dessinée propose-t-elle de la ville et de ses habitants ? Sans surprise s'agissant d'un port créé par et pour la Marine du roi, la base navale et ses annexes – le baigne – occupent le devant de la scène jusqu'à l'époque contemporaine, modelant « la forme de la ville » reconstituée sur la planche à dessin. Toutefois, derrière le jeu de la reconstitution historique et monumentale mise en intrigue, y a-t-il une place pour le peuple brestois ? Des tentatives récentes laissent entrevoir la possibilité offerte par ce média d'insuffler de la profondeur humaine à un cadre citadin relativement convenu. Plus généralement, c'est la question du statut du cadre breton et de ses habitants dans les arts graphiques que le cas brestois amène à poser.